

”Un coup à trois bandes”: Fontenelle et le cartésianisme radical

Maria Susana Seguin

▶ **To cite this version:**

Maria Susana Seguin. ”Un coup à trois bandes”: Fontenelle et le cartésianisme radical. Delphine Antoine-Mahut et Pierre Girard,. Cartésianisme radical, sous la direction de, Classiques Garnier, pp.143 - 161, 2007. hal-03168573

HAL Id: hal-03168573
https://hal.science/hal-03168573

Submitted on 13 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Un coup à trois bandes » : Fontenelle et le cartésianisme radical

L'œuvre de Fontenelle a souvent été associée à la réception de la pensée de Descartes, notamment de sa physique, dont l'écrivain serait l'un des plus efficaces « vulgarisateurs »[1], et même l'ultime défenseur, si l'on tient compte de la publication assez tardive de son *Traité des tourbillons*[2]. Cette idée est sensiblement nuancée depuis quelques années, mais n'interdit pas de reconnaître chez Fontenelle la forte influence cartésienne, aussi bien comme modèle épistémologique que comme une sorte de repoussoir philosophique[3].

Cette relation complexe de Fontenelle à la pensée cartésienne est confortée lorsqu'on s'intéresse au rôle qu'il a pu jouer dans l'élaboration et la diffusion d'une autre forme d'expression de la pensée philosophique, dont il est même l'un des référents. Il s'agit de la littérature philosophique clandestine, à laquelle son nom est également associé, et dont l'héritage cartésien a déjà fait l'objet d'importantes études[4]. Son *Histoire des oracles*[5] a largement été utilisée par les auteurs clandestins, et alimente même l'essentiel de quelques écrits particulièrement polémiques (les manuscrits *Des oracles* et *des miracles*[6], par exemple). D'ailleurs, Fontenelle fréquente les mêmes milieux académiques que Fréret (à qui on attribue la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*[7]) et que Jean-Baptiste Mirabaud (auteur très probable de l'*Opinion des anciens sur les Juifs*[8])[9]. Depuis son siège à l'Académie Royale des Sciences, dont il est le secrétaire perpétuel pendant plus de quarante ans, il correspond avec Benoît de Maillet, l'auteur de *Telliamed*[10], à qui il aurait même conseillé d'approfondir son idée de

---

[1] Marie-Françoise Mortureux, *La Formation et le fonctionnement d'un discours de la vulgarisation scientifique au 18e siècle à travers l'œuvre de Fontenelle.* Université de Lille III, Atelier national de reproduction des thèses (diffusion Didier-Érudition), 1983.

[2] Même s'il est écrit plus tôt, le texte est publié en 1752, alors que Fontenelle a déjà 95 ans.

[3] Sur ce point voir Mitia Rioux-Beaulne, « What is Cartesianism? : Fontenelle and the Subsequent Construction of Cartesian Philosophy », dans *The Oxford Handbook of Descartes and Cartesianism*, ed. By Steven Nadler, Tad M. Schmaltz, and Delphine Antoine-Mahut. Oxford University Press, 2019, p. xx.

[4] Voir entre autres Miguel Benítez, *La Face cachée des Lumières*, Paris : Universitas, Oxford : The Voltaire Foundation, 1996 ; Gianni Paganini, *Les philosophies clandestines à l'Âge classique*, Paris, PUF, coll. « Philosophies », 2005 ; Charles, Sébastien. « Du matérialisme à l'immatérialisme : le problème âme-corps dans la philosophie clandestine », *Tangence*, number 81, été 2006, p. 143–161. https://doi.org/10.7202/014964ar

[5] Bernard Le Bovier de Fontenelle, *Histoire des oracles*, Paris, 1687.

[6] http://philosophie-clandestine.huma-num.fr/ms/168; http://philosophie-clandestine.huma-num.fr/ms/13.

[7] http://philosophie-clandestine.huma-num.fr/ms/110.

[8] http://philosophie-clandestine.huma-num.fr/ms/135.

[9] Sur ce point voir le dossier thématique « Pensées secrètes des académiciens. Fontenelle et ses confrères », *La Lettre clandestine* n°28/2020.

[10] http://philosophie-clandestine.huma-num.fr/ms/178.

l'origine marine de la vie[11]. On lui attribue surtout des écrits sulfureux, tels que le *Traité de la liberté*[12], la *Lettre au marquis de la Fare sur la résurrection des corps*[13], ou le court texte *De la diversité des religions*[14]. La tradition lui attribue également les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une autre vie à venir*[15] qui seront publiées dans un recueil clandestin de textes polémiques intitulé *Nouvelles libertés de penser*, paru à Amsterdam en 1743, et qui contient, outre le *Traité de la liberté*, le célèbre *Philosophe* de Dumarsais.

Ce sont précisément les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une vie à venir*, récemment publiées et analysées par Antony McKenna[16], qui vont retenir notre attention dans ces pages. Ce texte, écrit très probablement par Fontenelle[17], ne fait pas directement référence à Descartes, ni à sa philosophie. L'objectif premier des *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une vie à* venir s'affiche clairement dès son titre : il s'agit de réfuter l'argument pascalien du pari, exploité par Locke dans l'*Essai philosophique sur l'entendement humain*[18], et commenté également par Pierre Bayle dans le *Dictionnaire historique et critique*[19]. Comme le montre Antony McKenna, la démonstration repose sur l'affirmation de l'existence d'une morale rationnelle indépendante de toute doctrine religieuse qui aboutit, *in fine*, à adopter comme nécessaire le principe de l'existence d'athées vertueux (une idée que l'auteur du manuscrit partage avec Pierre Bayle), représentés en l'occurrence par le personnage du philosophe chinois autour duquel se construit le texte.

Il me semble cependant qu'il est possible d'inscrire ce manuscrit dans le contexte d'une forme de radicalité philosophique (indéniable par l'athéisme sous-jacent au propos) en relation avec l'héritage cartésien de son auteur, qui pourrait non seulement confirmer

---

[11] Sur ces questions, voir Maria Susana Seguin, « Cosmologie et théorie de la terre chez Benoît de Maillet : réflexions sur l'imaginaire scientifique de *Telliamed* », *Corpus, revue de philosophie*, n° 59/2011, « *Telliamed* », Corpus des Œuvres de philosophie en langue française, p. 31-53.

[12] http://philosophie-clandestine.huma-num.fr/ms/185. Voir l'édition critique de ce texte proposée par Colas Duflo dans Sophie Audidière (dir.), Fontenelle, *Digression sur les anciens et les modernes et autres textes philosophiques*, Paris, Garnier, 2016, p. 213-230.

[13] http://philosophie-clandestine.huma-num.fr/ms/269. Édition critique du texte, *Ibid.*, p. 231-238.

[14] http://philosophie-clandestine.huma-num.fr/ms/373.

[15] http://philosophie-clandestine.huma-num.fr/ms/161.

[16] Fontenelle, *Réflexions critiques sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke, concernant la possibilité d'une autre vie à venir*. Édition critique par Antony McKenna, *Revue Fontenelle*, n°11-12 (2014), p. 149-184. La circulation manuscrite des *Réflexions* est attestée dès 1736. Comme le fait A. McKenna, je suivrai ici la version proposée par le manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, sous la cote 2557, et non pas la version imprimée en 1743, qui comporte des variantes importantes résultant d'une reprise et d'une amplification du texte source qui en change partiellement la lecture.

[17] Sur l'attribution de ce texte à Fontenelle, voir l'introduction à l'édition critique citée.

[18] L'argument apparaît dans le livre II, chap. XXI, § 70 de l'*Essai* de Locke.

[19] Dans l'article « Pascal », remarque I.

l'attribution de cet écrit à Fontenelle, mais en plus élargir sa dimension polémique. Certes, les éléments matériels dont nous disposons étant extrêmement fragmentaires, comme c'est souvent le cas avec les manuscrits philosophiques clandestins, il faudra nous contenter de suggérer quelques pistes d'analyse que d'autres recherches pourront ensuite confirmer. Nous essaierons donc de préciser le contexte de composition de ce manuscrit, à travers une analyse formelle, pour nous intéresser ensuite à quelques-uns des arguments exploités par l'auteur, ce qui nous permettra, *in fine*, de replacer les *Réflexions* dans le contexte d'une pensée clandestine dont la radicalité repose sur l'utilisation polémique de l'héritage philosophique cartésien et se traduit autant dans la force des arguments que dans la stratégie discursive adoptée.

D'un point de vue formel, les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de Locke* s'inscrivent dans la tradition littéraire du dialogue, ou plutôt de l'entretien, autrement dit, de l'échange mettant en scène deux personnages qui se reconnaissent mutuellement comme des semblables, qui partagent des valeurs sociales et intellectuelles, dont tout particulièrement l'éthique de l'honnête homme, ce qui fait de cette forme de dialogue la plus haute expression de la sélection sociale[20]. Les *Réflexions* prennent la forme d'un dialogue narrativisé entre l'auteur du texte, anonyme, et un de ses amis, un « homme savant et qui est rempli d'une probité incorruptible »[21], à qui il expose l'argument du pari pascalien. En guise de réponse, et pour mieux combattre l'argument du pari, l'ami de l'auteur clandestin imagine à son tour le dialogue entre un philosophe chinois et un « missionnaire zélé »[22] qui voudrait le convertir à la religion chrétienne. Or, ce deuxième dialogue, emboîté dans le premier, laisse très rapidement la place à un long discours du philosophe chinois, qui en vient à presque faire oublier la présence de son interlocuteur, et surtout celle de l'entretien qui sert de cadre au texte. Le philosophe chinois devance les questions de son adversaire, réduit ainsi au silence et à l'impuissance philosophique, tout comme sont rendus inopérants et l'argument du pari, et la théologie chrétienne. Le dispositif d'énonciation mis en place permet donc d'exposer la véritable thèse du manuscrit : un matérialisme radical conduisant à la négation du dogme de l'immortalité de l'âme et même de l'existence de toute forme de transcendance.

La modalité discursive choisie par l'auteur du manuscrit, bien plus élaborée que celle de la plupart des écrits du corpus clandestin, s'inscrit également dans une double tradition,

[20] Claire Cazanave, « Le dialogue au XVIIe siècle en France : un genre français moderne ? Éléments pour une mise au point », *XVIIe siècle*, 2005/3 (n° 228), p. 427-441.
[21] *Ibid.*, p. 170.
[22] *Ibid.*

caractéristique des pratiques littéraires de la fin du XVII[e] siècle et du début du XVIII[e]. D'une part, la pratique pédagogique des catéchismes, dans lesquelles un religieux conduit la réflexion de son disciple vers les enseignements du christianisme, mais également, d'autre part, celle qui, prenant le contre-pied de la première, oppose à un défenseur de la pensée traditionnelle, le représentant du « bon sauvage », porteur d'une philosophie de bon sens qui finit par renverser les valeurs de la société européenne et surtout de la religion chrétienne. On pensera tout naturellement aux *Dialogues de M. le baron de Lahontan et d'un Sauvage dans l'Amérique*[23], véritable modèle d'une « conversion négative », puisque, comme dans le cas du manuscrit clandestin, ce sont les idées de l'incroyant qui apparaissent comme plus conformes à la raison.

Or, l'auteur du manuscrit a probablement pensé à un autre entretien philosophique, mettant en scène un philosophe chinois en conversation avec un « missionnaire zélé », celui que Malebranche publie au début de l'année 1708 : l'*Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois.* Il est vrai que le lien entre les deux textes ne va pas de soi, d'autant plus que la référence à Pascal et à Locke, explicitée par le texte et par la thématique du pari, semble nous éloigner de la pensée de l'Oratorien. Il me semble pourtant qu'on peut proposer, sinon comme une certitude du moins comme une hypothèse, cet arrière-plan du manuscrit clandestin. Celui-ci pourrait ainsi être lu comme une forme de détournement de l'œuvre que Malebranche avait écrite à des fins purement apologétiques, et que l'auteur (vraisemblablement Fontenelle, donc) opère dans une dynamique polémique, qui lui permet d'attaquer par la même occasion et la pensée de Pascal et les fondements d'un christianisme se revendiquant du rationalisme cartésien.

Le texte de Malebranche peut, en effet, retenir tout particulièrement notre attention. L'*Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois* s'inscrit dans le contexte complexe de la querelle des rites qui divise profondément l'Église catholique durant la fin du XVII[e] siècle et le début du XVIII[e]. C'est d'abord le père Gouye, membre comme Malebranche (et comme Fontenelle) de l'Académie des sciences, à la tête d'un réseau de jésuites astronomes installés en Chine, qui lui fait part de l'intérêt que les Chinois auraient manifesté pour les œuvres de l'Oratorien, en raison de ses compétences en mathématiques. Mais c'est surtout à la demande d'un autre religieux, Monseigneur Artus de Lionne, missionnaire à Siam pendant une vingtaine d'années et par la suite évêque (*in partibus*) de

[23] Amsterdam, Vve de Boettman, 1704.

Rosalie, en Turquie, que Malebranche accepte de rédiger un dialogue pouvant servir de guide aux missionnaires confrontés aux objections de la philosophie chinoise. Le texte, qui ne devait d'abord circuler que sous forme manuscrite, sera finalement imprimée au début de l'année 1708[24], suscitant la réaction indignée de la part des journalistes de Trévoux, qui accusent alors Malebranche de défendre les thèses spinozistes, accusation dont l'Oratorien se défendra ensuite, dans un « avis au lecteur » qui précède la nouvelle édition du texte publiée quelques mois plus tard[25].

Malebranche voyait sans doute dans ce texte un moyen d'aider les missionnaires à défendre la vérité de la religion chrétienne et de l'Évangile, et d'apaiser les tensions qui avaient pu surgir entre lui et les Jésuites, qu'il ne mentionne jamais. La réalité est probablement plus complexe et Artus de Lionne a sans doute cherché à impliquer Malebranche, un peu malgré lui, dans une bataille à l'intérieur même du catholicisme contre la position des Jésuites en Chine[26]. Il est vrai que les connaissances qu'avait Malebranche de la pensée chinoise étaient assez limitées et toutes de seconde main : ses conversations avec Artus de Lionne (un adversaire des Jésuites, partisan lui-même de l'idée de l'athéisme chinois), la lecture de lettres reçues de Chine, et peut-être, quelques informations trouvées dans l'œuvre de Pierre Bayle, pour qui l'athéisme des Chinois était une doctrine philosophique importante prouvant clairement l'existence de sociétés d'athées vertueux[27]. Le fait est que, dans son dialogue, Malebranche assimile la philosophie chinoise à l'athéisme, qui restait en fin de compte, le véritable ennemi à combattre. Or, cette démarche constituait en soi une prise de position à l'intérieur de la querelle des rites qui ne pouvait qu'irriter les Jésuites : ceux-ci non seulement réfutaient toute forme d'athéisme dans la pensée chinoise mais y voyaient surtout le souvenir voilé des vérités du christianisme, que la prédication des missionnaires ne pouvait que révéler.

Le dialogue de Malebranche entend donc combattre ce qu'il considère comme le fondement de l'athéisme chinois. Comme il l'explique dans l' « Avis aux lecteurs », les Lettrés chinois reconnaissent l'existence de deux formes d'êtres : le *Ly*, la souveraine raison, et la matière. Or, ils affirment aussi que le *Ly*, bien qu'éternel, ne peut exister en dehors de la

---

[24] *Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois, sur l'existence et la nature de Dieu. Par l'auteur de la Recherche de la vérité.* Paris, Michel David, 1708.

[25] « Avis au Lecteur touchant *l'Entretien d'un philosophe chrétien avec un philosophe chinois,* composé par le Père Malebranche, prêtre de l'Oratoire », Paris, Michel David, 1708. Voir l'édition du texte dans les *Œuvres complètes de Malebranche*, sous la direction d'André Robinet, t. 18.

[26] Sur ce point, voir François-Xavier de Peretti, « Philosophie et histoire des idées. L'*Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois* de Malebranche : témoignage philosophique d'une rencontre manquée », *Dix-huitième siècle*, 50/2018, p. 389-412.

[27] Voir Virgile Pinot, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740*), **p. 508.**

matière qui, en quelque sorte, le détermine, puisqu'il n'est pas libre et qu'il agit par la seule nécessité de sa nature. L'âme n'est donc qu'une forme subtile de la matière à travers laquelle le *Ly* éclaire les hommes. Le but du dialogue est donc de démontrer que le Dieu des Chrétiens est l'être qui renferme en son essence la perfection de tous les êtres et qu'il est impossible d'affirmer l'éternité de la matière, notion à la base de la philosophie chinoise, à moins de confondre l'idée de l'éternité de l'étendu avec la réalité créée et voulue par Dieu.

Revenons-en aux *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke.* L'auteur semble adopter le cadre énonciatif du texte de Malebranche, pour en prendre en même temps et la suite et le contre-pied. Alors que l'*Entretien* s'achevait, de manière un peu précipitée, sur l'affirmation de l'existence d'un Dieu en qui nous voyons nécessairement toute chose, les *Réflexions* laissent la parole au philosophe chinois, dont la démonstration réduit au silence son interlocuteur, le « missionnaire zélé » qui essaie en vain de le convertir au christianisme, en affirmant d'une part que l'argument du pari doit être examiné comme ce qu'il est, un pur sophisme, et, d'autre part, qu'il est de toute manière inacceptable puisqu'il contrevient aux règles essentielles de la raison en faisant espérer un bonheur qui repose sur une chimère.

On peut encore aller plus loin. Fontenelle connaissait bien l'*Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois* écrit par Malebranche, qu'il semble même avoir sous les yeux au moment où il rédige l'*Éloge* qu'il consacre à confrère de l'Académie, mort en 1715 :

> Tandis que le P. Malebranche avait tant de contradictions à souffrir dans son pays, sa philosophie pénétrait à la Chine, et M. l'évêque de Rosalie l'assura qu'elle y était goûtée. Un missionnaire jésuite écrivit même à ceux de France, qu'ils n'envoyassent à la Chine que des gens qui sussent les mathématiques, et les ouvrages du P. Malebranche . Il est certain que cette nation, tant vantée jusqu'à présent pour l'esprit, paraît avoir beaucoup plus de goût que de talent pour les mathématiques ; mais peut-être, en récompense, la subtilité dont on la loue est-elle celle que la métaphysique demande. Quoi qu'il en soit, M. de Rosalie pressa fort le P. Malebranche d'écrire pour les Chinois. Il le fit en 1708 par un petit dialogue intitulé : *Entretien d'un Philosophe Chrétien et d'un Philosophe Chinois sur la nature de Dieu*. Le Chinois tient que la matière est éternelle, infinie, incréée, et qu'un Ly, espèce de forme de la matière, est l'intelligence et la sagesse souveraine, quoiqu'il ne soit pas un être intelligent et sage, distinct de la matière, et indépendant d'elle. Le chrétien n'a pas beaucoup de peine à détruire cet étrange Ly, ou plutôt à en rectifier l'idée, et à la changer en celle du vrai Dieu. Il y a même cela d'heureux, que le Ly étant, selon le Chinois, la raison universelle, il est tout disposé à devenir celle qui, selon le P. Malebranche, éclaire tous les hommes, et dans laquelle on voit tout. Quoiqu'à cause du grand éloignement des philosophes chinois, seuls intéressés à cet ouvrage, il ne parût pas devoir attirer de querelle au P. Malebranche, il lui en attira pourtant une ; et ce fut avec les journalistes de Trévoux. Ils ne convinrent pas de l'athéisme qu'on attribuait

> aux Lettrés de la Chine, mais le P. Malebranche soutint, par quantité de livres des missionnaires jésuites, que cette accusation n'était que trop fondée[28].

En quelques mots, Fontenelle résume dans son éloge le contexte de composition de l'*Entretien*, le contenu du texte ainsi que les débats auxquels celui-ci avait donné lieu avec les Jésuites. Mais, plus significatif encore, il fait des Lettrés chinois des interlocuteurs à la hauteur des spéculations métaphysiques du père Malebranche, à qui il semble donner l'avantage dans la démonstration de la vérité de la religion chrétienne. Or, une telle lecture reviendrait à négliger les subtilités rhétoriques habituelles de Fontenelle, qui semble déployer ici une forme d'ironie à l'égard de l'Oratorien. D'une part, il rappelle l'intérêt des Chinois pour les nouvelles mathématiques occidentales, et donc leurs aspirations scientifiques, et d'autre part, il en fait les représentants d'un matérialisme athée indiscutable, capables de soutenir la conversation des plus habiles philosophes français[29].

Et c'est, justement, sur ces deux plans que se place la démonstration du philosophe chinois dans les *Réflexions*. En effet, il se présente, de lui-même, comme un bon connaisseur du travail de Malebranche. Le nom de l'Oratorien apparaît, dans une note marginale, au moment où l'auteur du manuscrit clandestin se saisit de l'argument du pari pour montrer l'illogisme de l'argumentation probabiliste, illustré par l'histoire d'un double pari :

> Supposons maintenant qu'on mette entre les mains d'un enfant les 24 caractères d'imprimerie, qui forment les 24 lettres de votre alphabet, pour qu'il les range à sa fantaisie. Dans cette supposition, je vous demande lequel des deux serait censé faire le pari le plus indiscret [30] ou le plus inégal, ou de notre Empereur qui offrirait de parier tout son empire contre une piastre que cet enfant ne rangera pas du premier coup ces 24 lettres de l'alphabet dans leur ordre naturel, ou d'un particulier qui, en acceptant le pari, mettrait une piastre contre tout cet empire, en pariant pour l'affirmative ?[30]

L'auteur des *Réflexions* soutient que, pour pousser le raisonnement jusqu'au bout, il ne suffit pas de résumer l'argument du pari au rapport bénéfice-risque que représente l'adhésion à la religion révélée pour tout individu soucieux de son bonheur à venir. Il convient également d'analyser le degré de probabilité existant dans la réalisation du pari, afin de mesurer si le risque pris par le parieur se justifie au regard de ce qu'il peut gagner, mais aussi de ce qu'il peut perdre dans l'opération. Le philosophe chinois propose donc d'étudier le rapport

---

[28] *Éloge du père Malebranche*, dans *Histoire de l'Académie royale des sciences pour 1715*, Paris, Imprimerie royale, 1717, p. 93-114, et spécialement p. 106-107.

[29] Fontenelle connaît bien le débat suscité par l'athéisme supposé des Chinois, et il en fera ailleurs un usage tout aussi polémique. Claudine Poulouin en fait la démonstration et un argument de plus en faveur de l'attribution de l'*Histoire des Ajaoiens* (1768) à Fontenelle. Et attendant son édition critique du texte pour les *Œuvres complètes* de Fontenelle, voir « *L'Histoire des Ajaoïens* de Fontenelle, fable radicale, subversive et secrète », *La Lettre clandestine*, 28/2020, *op. cit.*, p. 285-297.

[30] *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke*, éd. citée, p. 179. Les numéros entre crochets renvoient aux pages du manuscrit.

bénéfice-risque en termes de calcul arithmétique, autrement dit selon les seules idées que la raison peut concevoir clairement et admettre pour vraies, suivant en cela Descartes et surtout le père Malebranche lui-même[31]. Il convoque alors un argument tiré directement, nous dit-il, d'un des ouvrages du père Malebranche rapportés par son interlocuteur[32] :

> Un de vos philosophes [*en marge* : le Père Malebranche] dont vous m'avez communiqué les ouvrages, nous l'apprendra. Il soutient que la combinaison des 24 lettres de votre alphabet se peut faire en plus de 1.300.000.000.000.000.000.000.000.000.000.000 manières différentes, dont celle de les ranger dans l'ordre où vous le mettez ordinairement n'est qu'une. Entrez dans cette somme par cent milliards ; le produit est 13.000.000.000.000.000.000.000, d'où il résulte la preuve de mon hypothèse, savoir que [36] pour faire un pari égal, on peut parier 13.000.000.000.000.000.000.000 contre un que cet enfant ne rangera pas du premier coup ces 24 lettres de l'alphabet dans leur ordre naturel.[33]

En réalité, le manuscrit réfère ici à l'œuvre du mathématicien Jean Prestet disciple de Malebranche, et auteur en 1675 d'un ouvrage intitulé *Éléments de mathématiques*, préparé et composé en même temps que *La Recherche de la vérité*, qui en recommande la lecture[34]. Si l'on en croit André Robinet, le livre de Prestet doit être considérée en grande partie comme l'œuvre de Malebranche lui-même, ne serait-ce qu'en raison de la profonde influence qu'il a exercé sur le travail de son élève[35]. Et, de fait, Prestet avoue que ce calcul très particulier, lui vient d'une personne « dont [il] honore extrêmement le mérite et qui a beaucoup contribué à [l']ouvrage par un savant Traité des éléments d'arithmétique qu'elle avait composé, et qu'elle a eu la bonté de [lui] communiquer »[36]. Il n'est donc pas étonnant que le calcul des combinatoires des lettres de l'alphabet ait très rapidement été attribué à Malebranche, comme le fait Furetière, en 1690, dans un des articles que son *Dictionnaire universel* consacre à la notion de « Combinaison ou *combination* ». Certes, cette attribution n'apparaît pas dans le *Dictionnaire des arts et des sciences,* publié peu de temps après par l'Académie royale des sciences, sous la direction de Thomas Corneille. Mais on la retrouve, en revanche, dans la

---

[31] Si Descartes préférait la géométrie à l'arithmétique, en tant qu'elle correspondait davantage aux principes de sa méthode philosophique, Malebranche préférait nettement l'algèbre, dont il faisait « la plus exacte des sciences, fondée sur la plus exacte des idées :"principalement celle des nombres" ». Voir André Robinet, « La philosophie malebranchiste des mathématiques », *Revue d'histoire des sciences*, 1961, 14/3/4, p. 205-254, et en particulier p. 207.

[32] Rappelons que c'est précisément la raison pour laquelle Malebranche avait écrit son *Entretien*, à la demande des Lettrés chinois qui avaient demandé à lire des livres de mathématiques et ses œuvres philosophiques …

[33] *Réflexions*, éd. citée, p. 174.

[34] Malebranche, *De la recherche de la vérite,* dans *Œuvres complètes de Malebranche*, éd. Jules Simon, Paris, Charpentier, 1842, p. 547

[35] André Robinet, « Jean Prestet ou la bonne foi cartésienne », *Revue d'histoire des sciences*, XIII, 2, 1960, p. 95-104. Voir également *Œuvres complètes de Malebranche*, t. XVIII, p. 104-110.

[36] *Éléments de mathématiques*, éd. Attribuée à Bernard Lamy et Jean Prestet, 1675, p. 351. Le calcul proposé par Prestet est bien plus complexe que la version, très simplifiée, proposée par le manuscrit, même s'il aboutit à un résultat aussi astronomique.

deuxième édition de ce dictionnaire, préparée entre 1718 et 1720 par le secrétaire perpétuel de la Compagnie : Fontenelle[37]…

La référence explicite à Malebranche ne semble donc pas fortuite. Elle vient conforter l'attribution du manuscrit à Fontenelle, qui ne pouvait ignorer la place jouée par Malebranche dans la composition des *Éléments de mathématiques* de Prestet : ils fréquentent les mêmes cercles savants à l'Académie des sciences, tout particulièrement le groupe de mathématiciens ayant participé au développement du calcul infinitésimal adopté dès le début du XVIII[e] par la Compagnie royale, et il s'en souvient au moment où il reprend le *Dictionnaire des arts et des sciences.* Cette référence vient surtout enrichir une logique argumentative qui passe par l'utilisation polémique de l'œuvre de l'Oratorien contre l'argument d'un autre défenseur de la théologie chrétienne, Pascal.

Mais l'auteur du manuscrit clandestin va encore plus loin dans sa critique systématique de la religion, puisque ce qu'il vise, au-delà même de l'argument du pari, c'est toute la logique du rationalisme chrétien. Ainsi, déplaçant le débat dans le domaine de la logique, il en vient à remettre en cause le fondement même du pari pascalien et s'attaque à la réalité du dogme de la récompense qui attend les hommes qui accepteraient les enseignements du christianisme. Le calcul probabiliste proposé par le philosophe Chinois, somme toute aussi bon mathématicien que philosophe, est destiné à montrer, non pas l'intérêt du gain que peut obtenir le parieur, mais plutôt le risque de perdre un bien encore plus grand s'il place toute sa mise sur une récompense incertaine. Ce faisant, le philosophe chinois rappelle à son interlocuteur les règles fondamentales de l'art de raisonner, telles qu'elles ont été définies par la *Logique de Port-Royal* dont le fondement cartésien n'est plus à démontrer :

> Mais ce raisonnement n'est dans le fond qu'un pur sophisme que l'on appelle dans vos écoles *dénombrement imparfait* suivant ce que j'ai lu dans vos livres : car pour se déterminer avec prudence [32] à parier ou à ne parier pas, il ne suffit pas de mesurer la proportion ou la disproportion qu'il y a de la perte au gain, mais il faut mesurer encore les degrés de probabilité qu'il y a dans l'espérance de gagner ce pari ou dans la crainte de le perdre, et faire ensuite une comparaison exacte de la proportion ou disproportion qu'il y a de la perte au gain avec les degrés de probabilité qu'il y a dans l'espérance ou la crainte

[37] Sans pour autant mentionner le nom de Preste ni celui de Malebranche, l'article « Combinaison » explique : « On trouve par les règles des combinaisons combien on peut former de mots avec les vingt-quatre lettres de l'alphabet, le nombre de tous ces mots comprend 34 chiffres, ce qui est un nombre prodigieux, où sont renfermés tous les mots de toutes les langues du monde, une infinité de mots qui ne sont d'aucune langue. Une vingt-cinquième lettre augmenterait ce nombre jusqu'à un point presque incroyable ». On peut remarquer que le chiffre évoqué par le manuscrit comme le résultat de la combinaison des 24 lettres de l'alphabet comporte exactement 34 chiffres.
Sur le travail réalisé par Fontenelle dans le *Dictionnaire des sciences et des arts*, voir Maria Susana Seguin, « Des Mots et des Choses. Fontenelle entre l'Académie française et l'Académie des sciences », *Revue Fontenelle*, n°11-12/2013-2014, p. 219-235. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02328893. Le *Dictionnaire* corrigé par Fontenelle ne sera publié qu'en 1731.

> de gagner ou de perdre : car ce n'est que par le résultat de cette comparaison que l'on pourra voir au juste s'il convient de parier ou de ne parier pas. [33][38]

En somme, l'argument du pari est un raisonnement trompeur, qui fait passer l'alternative du gain pour une vérité universelle, mais qui laisse de côté l'existence d'une troisième possibilité : celle de l'absence de toute récompense, et même d'un Dieu rémunérateur.

> Si par cet examen il se trouve que l'événement que vous me prêchez est certain, ou qu'il y ait tant soit peu plus de probabilité qu'il puisse arriver qu'il n'y en qu'il n'arrivera pas, je vous avoue qu'il est ++sensiblement de mes intérêts de me ranger au parti que vous me conseillez.
>
> Mais s'il se trouve au [39] contraire que cet événement ne soit qu'une chimère et une invention de la politique ou de quelqu'autre vue intéressée de la part de ceux qui le prêchent, cela changerait la thèse du tout au tout : car il est évident qu'en ce cas-là, il y aurait plus de disproportion entre cette chimère et la réalité, quelque peu considérable qu'elle fût, que je sacrifierais inutilement pour courir après ce néant, qu'il n'y en a entre l'objet de crainte et d'espérance dans cette autre vie à venir et celui des mêmes espérances et craintes de la vie présente, qu'il s'agit de sacrifier ou [40] de ne sacrifier pas à ce premier objet[39].

La promesse d'une récompense céleste et d'un bonheur éternel constitue donc, aux yeux du philosophe chinois, une « chimère » inventée « par la politique » et prêchée par les religieux pour dominer les esprits des plus faibles[40]. Renoncer à un bonheur certain, fait du contentement de l'état présent, pour une chimère, et même au nom de l'espérance (qui n'est qu'une illusion de plus), constituerait une autre faute de jugement, et donc l'assurance du malheur, « puisque c'est uniquement de la connaissance de la vérité et de ce que nous faisons en conséquence que dépend notre véritable félicité »[41].

Or, seule la « droite raison » peut guider l'esprit dans la recherche de cette vérité : tout argument relevant de la foi ou d'un quelconque argument métaphysique (y compris l'idée de la Révélation) qui mettrait en cause les idées claires et évidentes de la raison immuable doit donc être rejeté comme une chimère. Et le philosophe chinois de convoquer l'argument par lequel John Locke se refuse d'entrer sur le plan métaphysique afin de justifier la fiabilité de la

---

[38] *Réflexions*, éd. citée, p. 175. En italiques dans le texte. Rappelons que le dénombrement imparfait constitue le quatrième des sophismes définis par Antoine Arnauld et Pierre Nicole dans *La Logique de Port-Royal* (1662).

[39] *Ibid.*, p. 175.

[40] L'*Histoire des Ajaoïens* présente également le dogme de l'immortalité de l'âme comme une « chimère » inventée par les poètes et utilisée par les théologiens pour soumettre les esprits. Fontenelle semble avoir trouvé cet argument dans un autre écrit clandestins, *L'Esprit de Spinoza*. Sur ce point, voir Claudine Poulouin, « *L'Histoire des Ajaoïens* de Fontenelle, fable radicale, subversive et secrète », art. cité, p. 287-288.

[41] Comme l'a montré Antony McKenna, l'idée que donne du bonheur le philosophe chinois correspond à celle qu'en propose le même Fontenelle dans son court texte, *Du bonheur*. Voir l'édition citée, p. xxx.

raison et d'en établir un fondement sur l'existence d'un Dieu qui serait le garant de ce qui est clair est distinct :

> Si vous m'alléguez l'autorité contre cette lumière, si par cette autorité pur[e] prouvée au moins à mon égard, vous prétendez forcer mon assentiment à des propositions qui me paraissent contradictoires à cette lumière de ma raison, je vous citerai à mon tour le philosophe de qui vous avez tiré votre grand argument et dont vous m'avez communiqué les écrits que j'ai lus avec grand plaisir. Voici donc ce qu'il pense sur cette matière :
>
> « Ainsi à l'égard des propositions dont la certitude est fondée sur une perception claire de la convenance ou de la disconvenance de nos idées, qui nous est connue, ou par une intuition immédiate, comme dans les propositions évidentes par elles-mêmes, ou par des déductions évidentes de la raison, comme dans les démonstrations, nous n'avons pas besoin du secours de la révélation comme nécessaire pour gagner notre assentiment et pour introduire ces propositions dans notre esprit, parce que les voies naturelles, par où nous vient la connaissance peuvent les y établir, ou l'ont déjà fait : ce qui est la plus grande assurance que nous puissions peut-être avoir de quoi que ce soit, hormis lorsque Dieu nous le révèl[e] immédiatement ; et dans cette occasion même notre assurance ne saurait être plus grande que la connaissance que nous avons que c'est une révélation qui vient de Dieu. Mais je ne crois pourtant pas que, sous ce titre, rien puisse ébranler ou renverser une connaissance évidente et engager raisonnablem[en]t aucun homme à recevoir pour vrai ce qui est directement contraire à une chose qui se montre à son entendem[en]t avec une parfaite évidence […] »[42]

Une nouvelle fois, l'auteur du texte clandestin met la théologie chrétienne face à ses propres contradictions, et Locke lui-même devant une aporie de sa philosophie, puisqu'en adoptant l'argument du pari il en vient à oublier le principe par lequel il refusait à la métaphysique le statut de vérité ultime.

Le texte des *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke* parvient ainsi un véritable « coup à trois bandes », si on peut ainsi filer la métaphore du jeu qui sert de cadre à l'idée du pari. Si le manuscrit est clairement conçu comme un démenti en forme de l'argument pascalien et de sa reprise par Locke, il n'en est pas moins une contestation en forme de toute forme de croyance religieuse qui fonderait son argumentation sur une certitude métaphysique, fût-ce au nom du rationalisme cartésien, ainsi que de la morale austère qui en découle. Or, cette démonstration repose sur la revendication d'un certain art de penser, fondé à son tour sur un ensemble de concepts opératoires (les « idées claires et distinctes »), et de

[42] *Ibid.*, p. 179. Le texte clandestin cite ici la traduction par Pierre Coste de l'*Essai sur l'entendement humain* de John Locke, IV, 18 §5. Voir l'éd. G. Moyal, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 942. Cet argument de la démonstration du philosophe chinois semble fondamental pour prouver que l'édition du texte publiée en 1743 a fait l'objet d'un développement par quelqu'un d'autre que l'auteur du manuscrit. En effet, la version publiée dans les *Nouvelles libertés de penser* commence ainsi : « Un de mes amis à qui je ne connais de vice qu'une incrédulité générale à l'égard de tout ce qu'on appelle religion ou vérités révélées, prétend qu'il n'y a aucune de ces vérités qui ne se trouve entièrement détruite par des raisonnements métaphysiques, qui, selon lui, sont les seuls moyens infaillibles pour s'assurer de la vérité ou de la fausseté de quelque chose » (*op. cit*, p. 3-4). Une telle affirmation viendrait contredire totalement ce qui constitue l'argument ultime de l'auteur des *Réflexions.*

règles de fonctionnement (le principe de non contradiction) répondant aux seules exigences de la raison.

Le philosophe chinois revendique ainsi une méthode philosophique exigeante dans laquelle on peut reconnaître un trait distinctif de la pensée de Fontenelle et de son « cartésianisme radical », ou plutôt, de ce qu'il voit de radical dans la pensée de Descartes. En effet, si la philosophie de Descartes constitue pour Fontenelle le point de basculement dans la modernité, c'est surtout par sa « nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse, ou fort incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises »[43]. Autrement dit, comme l'a montré Mitia Rioux-Beaulne[44], Fontenelle est cartésien dans la mesure où il revendique la méthode de Descartes plus que sa philosophie, et même contre sa philosophie, en particulier contre sa métaphysique et l'usage qu'on en a pu faire ceux qui ont voulu la mettre au service de la religion chrétienne[45]. Mieux encore : Fontenelle affirme qu'il est possible d'étendre l'utilisation de cet « méthode de raisonner », qu'il appelle ailleurs « l'esprit géométrique »[46], entendu comme la manifestation d'une conscience critique active, à tous les domaines de l'activité de l'esprit humain[47].

Dans ce contexte, on peut légitimement lire les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke* comme un exercice de ce même « esprit géométrique », appliqué ici au domaine de la religion, dans lequel, la mise à l'écart de la métaphysique permet clairement de se débarrasser de la distinction des substances, principe sous-jacent au dogme de l'immortalité de l'âme en jeu dans l'argument pascalien, et d'affirmer ainsi la coïncidence de la pensée avec la substance étendue, qu'on l'appelle *Ly* ou pas. Le cartésianisme radical de Fontenelle se teint ainsi de spinozisme et, poussant l'exigence méthodologique à ses dernières conséquences, aboutit à l'affirmation d'un matérialisme athée.

---

[43] *Digression sur les Anciens et les Modernes*, éd. critique par Jean-Claude Bourdin, dans Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes et autres textes philosophiques*, sous la direction de Sophie Audidière, Paris, Garnier, 2016, p. 91.

[44] Mitia Rioux-Beaulne, « What is cartesianism ? », art. cité, p. 487-491.

[45] C'est par exemple ce qu'il reproche à Malebranche, à travers sa critique de l'occasionalisme. Voir les *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles* (1686), éd. critique par Mitia Rioux-Beaulne, *Ibid.*, p. 171-199.

[46] « L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré, et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de Morale, de Politique, de Critique, peut-être même d'Éloquence, en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre ». « Préface » pour l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* pour 1699, Paris, Imprimerie royale, 1702, p. xii

[47] Sophie Audidière, « La Lettre galante et l'esprit géométrique. Expression métaphysique et métaphysique des langues, ou la philosophie du discours de Fontenelle », *Archives de Philosophie*, 78, p. 399-416.

Il semble difficile de ne pas reconnaître dans ce philosophe chinois, capable de réduire au silence le plus habile des mathématiciens et le plus zélé des missionnaires, et avec lui tous les philosophes chrétiens, un de ces athées vertueux habitants l'île d'Ajao, et derrière lui, la plume habile de l'un des plus radicaux des cartésiens : Fontenelle.

Maria Susana Seguin
Université Paul-Valéry – Montpellier III
IHRIM – UMR 5317 ENS de Lyon
Institut Universitaire de France